

Rudolf Steiner

CULTURE PRATIQUE DE LA PENSÉE

Karlsruhe, 18 janvier 1909

Il peut paraître étrange que l'anthroposophie veuille donner des conseils en vue de l'acquisition d'une pensée pratique, car ceux qui se tiennent en dehors ont vite fait de s'imaginer que l'anthroposophie n'a rien à voir avec la vie concrète ni avec une quelconque application pratique. Mais une telle opinion ne s'appuie que sur une vue extérieure et superficielle des choses. En réalité, les considérations qui vont suivre peuvent trouver leur application dans les moindres détails de la vie quotidienne; elles peuvent à tout instant donner naissance à un état d'âme, à un sentiment d'assurance et de fermeté face à la vie.

Les gens qui se disent pratiques prétendent agir selon les principes les plus pratiques. Or, si l'on y regarde de plus près, on découvrira que la soi-disant «pensée pratique» n'a souvent d'une pensée que le nom, et qu'elle n'est qu'une succession d'idées reçues et d'habitudes mentales. Si vous observez d'une façon parfaitement objective la pensée des «gens pratiques», si vous examinez ce qu'on appelle ordinairement «l'esprit pratique», vous trouverez fréquemment qu'il n'y a là que peu d'expérience vécue, que ce qu'on appelle «pratique» consiste... à avoir assimilé ce qu'a dit le maître, ce qu'a pensé celui qui a fabriqué tel ou tel objet, et comment il faut se comporter en conséquence. Et si vous pensez autrement, on vous considérera comme un homme dépourvu de sens pratique, car votre pensée ne concorde plus avec ce que les gens ont appris.

Cependant, toutes les fois qu'on a découvert quelque chose de réellement pratique, la découverte a été le fait d'un homme qui, à première vue, n'avait rien qui le désignât pour cela. Prenez par exemple nos timbres-poste. On serait tenté de croire que c'est un spécialiste de l'administration des Postes qui les a inventés. Pas du tout. Au début du siècle dernier, c'était encore toute une affaire que d'envoyer une lettre. Il fallait se rendre à un endroit spécial où l'on confiait les lettres, puis il fallait consulter une série de registres et accomplir toutes sortes de formalités. Le système d'affranchissement que nous connaissons aujourd'hui ne remonte guère à plus de soixante ans. Et les timbres ont été inventés, non par un homme de l'art, mais par quelqu'un qui n'avait rien à voir avec la Poste, l'Anglais Hill.

Et lorsque l'idée des timbres fut née, le ministre qui était alors chargé des Postes déclara en substance au Parlement anglais: «Premièrement, il est faux de croire que cette simplification fera tellement augmenter le trafic, comme le veut ce pauvre Hill; deuxièmement, en admettant même que ce soit le cas, l'office des Postes de Londres n'y suffirait plus».

Pas un instant, l'idée n'avait effleuré ce grand spécialiste que c'était au bâtiment à s'adapter au trafic, et non au trafic à s'adapter au bâtiment! Malgré cela, en un temps relativement court, l'idée du non-spécialiste l'emporta sur celle du spécialiste: aujourd'hui, il nous paraît tout naturel d'affranchir les lettres avec des timbres.

Il en fut de même pour les chemins de fer. Lorsqu'en 1835 on parla de construire la première voie ferrée allemande de Nuremberg à Furth, le Collège des médecins bavares, à qui l'on avait demandé une expertise, déclara qu'il n'était pas prudent de construire des chemins de fer, mais que si l'on y tenait absolument, il fallait tout au moins élever une haute palissade des deux côtés

de la voie, pour que les passants n'aient pas de choc nerveux ou de commotion cérébrale.

Quand il s'est agi de construire la ligne Berlin-Potsdam, le grand-maître des Postes Stengler a dit: «Je fais partir tous les jours deux voitures de poste pour Potsdam et elles ne sont pas pleines. Si les gens tiennent absolument à jeter leur argent par les fenêtres, et bien qu'ils le fassent directement!»

C'est que les réalités de la vie dépassent les spécialistes, ceux-là même qui se croient des gens pratiques.

Il faut bien distinguer la vraie pensée de ce qu'on appelle communément la «pensée pratique» et qui ne procède en fait que par associations d'idées toutes faites.

Je vais vous raconter une petite histoire qui m'est arrivée: elle servira d'introduction à nos réflexions tout à l'heure. Quand j'étais étudiant, un de mes jeunes camarades est venu un jour me trouver. Il était plein de cette joie que l'on observe chez les gens qui ont une idée vraiment astucieuse. Il me dit: «Il faut que j'aie vu tout de suite le professeur Radinger (qui enseignait alors la mécanique à l'institut)! J'ai fait une découverte sensationnelle: j'ai trouvé qu'une très petite quantité d'énergie, convenablement transformée, peut fournir un travail énorme avec une seule machine!» Il ne put m'en dire davantage, tant il était pressé. Mais il ne vit pas le professeur en question, si bien qu'il revint et m'expliqua toute l'affaire. J'avais tout de suite flairé une histoire de mouvement perpétuel, mais, après tout, pourquoi pas? Pourtant, lorsqu'il eut fini ses explications, je dus lui déclarer: «Vois-tu... ta découverte témoigne d'un esprit pénétrant, mais, du point de vue pratique, elle me fait penser à quelqu'un qui monterait dans un wagon de chemin de fer et qui pousserait de toutes ses forces, croyant ainsi le faire avancer! C'est ce principe qui a présidé à ton invention.» Il en convint et ne retourna pas voir le professeur.

C'est ainsi qu'on peut, si j'ose dire, s'enclorre dans sa propre pensée. Dans de rares cas très particuliers, l'erreur saute aux yeux; mais dans la vie, il y a beaucoup de gens qui s'enferment de la sorte, sans que ce soit toujours aussi frappant que dans notre exemple. L'observateur qui pénètre dans la réalité des choses sait qu'un grand nombre de processus mentaux se déroulent ainsi; il constate que bien souvent les hommes sont comme ces voyageurs qui poussent le wagon de l'intérieur et s'imaginent que ce sont eux qui le font avancer. Bien des choses se passeraient différemment si les hommes ne ressemblaient pas à ces voyageurs.

La véritable pratique de la pensée suppose que l'on ait le sentiment, l'idée juste de ce qu'est la pensée. Comment l'acquérir? Nul ne peut avoir une idée juste de la pensée tant qu'il croit que c'est quelque chose qui ne se passe qu'en l'homme, dans sa tête ou dans son âme. Tant qu'on aura cette idée fautive, on ne pourra pas trouver le véritable usage de la pensée ni exiger d'elle ce qu'on peut en attendre. Qui veut se faire de la pensée une idée juste doit se dire: «Si je peux concevoir des pensées sur les choses, si je peux pénétrer dans leur structure intime par la pensée, il faut bien que les pensées préexistent dans les choses. Les choses doivent être structurées selon les lois de la pensée; alors seulement je puis en tirer, en <abstraire> des pensées».

Nous devons nous représenter qu'il en va du monde extérieur comme d'une horloge. On a très souvent comparé l'organisme humain à une horloge; mais la plupart du temps, les gens oublient l'essentiel, à savoir qu'il y a aussi un horloger. Il faut bien reconnaître que les rouages ne se sont pas combinés tout seuls pour faire marcher l'horloge, mais qu'au départ il y a eu un horloger pour la fabriquer. On n'a pas le droit d'oublier l'horloger! C'est par ses pensées que l'horloge a été faite. Elles se sont en quelque sorte déversées dans l'horloge, dans l'objet. Il en va de même pour les produits et les phénomènes de la nature. Quand il est question de produits du travail humain, cela saute aux yeux; par contre, dès qu'il s'agit de phénomènes naturels, on a plus de mal à le découvrir, et pourtant ce sont aussi des processus spirituels, à l'arrière-plan desquels se tiennent des entités spirituelles.

Et lorsque l'homme réfléchit sur les objets, il ne fait que réfléchir sur ce qui a d'abord été mis en

eux. Croire que le monde a été produit par la pensée et qu'il continue à se produire ainsi, c'est la première condition pour rendre féconde l'activité pensante proprement dite.

C'est toujours la négation de la réalité spirituelle dans le monde qui produit, jusque dans le domaine scientifique, les pires aberrations. Prenons un exemple. On vous dira: «Notre système planétaire s'est formé à partir d'une nébuleuse originelle, qui s'est mise à tourner, puis s'est condensée en un astre central dont se sont détachés des anneaux et des sphères, et c'est ainsi, mécaniquement, que s'est constitué tout le système planétaire». C'est commettre une erreur grossière. On fait aujourd'hui de belles démonstrations de ce système. Dans les écoles, on fait voir aux enfants une petite expérience: on verse dans un verre d'eau une goutte d'huile, on y pique une aiguille et on imprime au tout un mouvement rotatif. Alors de petites gouttes se mettent à graviter autour de la grosse, et l'on obtient un système planétaire en miniature, et l'on a démontré à l'élève - du moins le croit-on - qu'il s'est formé de façon purement mécanique. C'est une aberration que de tirer pareilles conclusions d'une telle expérience; car l'opérateur qui les transpose dans la cosmologie n'oublie qu'une chose, qu'il peut être bon d'oublier en général, mais pas dans cette circonstance: il s'oublie lui-même, il oublie que c'est lui qui a imprimé au liquide le mouvement de rotation. S'il n'avait pas été là, s'il n'était pas intervenu, les petites gouttes ne se seraient jamais détachées. Ce n'est qu'en tenant compte de cette intervention et en l'appliquant au système planétaire qu'il pourrait dire que l'activité de sa pensée a été complète.

De nos jours, ces erreurs de jugement jouent un rôle considérable, jusque dans ce qu'on appelle aujourd'hui la «Science». Or, elles ont bien plus d'importance qu'on ne l'imagine habituellement.

Si l'on veut parler réellement de pensée pratique, il faut savoir qu'on ne peut extraire une pensée que d'un monde qui en contient déjà. De même qu'on ne peut puiser de l'eau que dans un verre ou il y en a effectivement, de même on ne peut puiser des pensées que dans des choses qui en contiennent. Et l'on ne trouve des pensées dans l'univers que parce qu'il est construit selon des pensées. S'il n'en était pas ainsi, il serait absolument impossible de penser. Quand on arrive à ressentir ce que nous disons ici, on parvient aisément à dépasser la pensée abstraite. Si l'on fait pleinement confiance à la pensée qui est derrière les choses, si l'on croit que les phénomènes de la vie sont réglés selon les lois de la pensée, alors, si l'on a ce sentiment, on se convertira sans peine à une méthode de pensée fondée sur la réalité.

Nous allons maintenant étudier un aspect de cette méthode particulièrement important pour ceux qui se réclament de l'anthroposophie. Si l'on est pénétré de l'idée que le monde des phénomènes est fait de pensées, on comprendra qu'il est essentiel d'acquérir une manière de penser juste.

Supposons que quelqu'un se dise: «Je veux cultiver ma pensée pour qu'elle sache toujours s'adapter à la vie»; il devra appliquer les règles qui vont suivre. Et ces règles, il faut bien les comprendre: ce sont des principes véritablement pratiques et, pour peu que l'on s'efforce de les suivre avec persévérance, on obtient des résultats certains; la pensée finit par devenir pratique, même si, au début, il semble en être autrement, et elle fait même des expériences tout autres encore, lorsqu'on travaille dans ce sens.

Imaginons quelqu'un qui se mette à expérimenter de la manière suivante: il s'applique à étudier un certain processus qui lui est aisément accessible et qu'il peut observer avec précision - disons, par exemple, les phénomènes atmosphériques. Un soir, il observe la forme des nuages, le coucher du soleil, etc., et il conserve en lui une image précise de ce qu'il a observé. Il tente de maintenir cette image un certain temps dans son esprit; il en retient les moindres détails, et tâche de les conserver jusqu'au lendemain. Le lendemain, à la même heure, ou à un autre moment de la journée, il reprend ses observations météorologiques et de nouveau il essaie de s'en faire une image exacte.

En se créant ainsi des images précises de phénomènes successifs, il se rendra compte qu'il enrichit et intensifie peu à peu sa pensée; car ce qui empêche la pensée d'être pratique, c'est que, lorsqu'il s'agit de phénomènes successifs, on a trop souvent tendance à laisser échapper les

détails pour n'en garder que des représentations générales et confuses. Ce qui est précieux et même essentiel, pour rendre la pensée féconde, c'est de s'en faire des images précises, surtout quand il s'agit de séries de phénomènes et de se dire ensuite: «Hier la chose était ainsi, aujourd'hui elle est autrement», tout en évoquant devant l'âme, en images aussi concrètes que possibles, les deux phénomènes distincts.

Il n'y a là au départ qu'une expression particulière de la confiance que nous faisons à la pensée cosmique. Il ne faut pas se hâter de tirer des conclusions de ses observations du jour et d'en déduire le temps qu'il fera le lendemain. Cette hâte corromprait notre pensée! Il faut bien plutôt faire confiance, croire que dans la réalité extérieure les choses s'enchaînent, qu'il y a un rapport entre aujourd'hui et demain. Au lieu de se livrer à la spéculation, il faut commencer par se faire des représentations aussi exactes que possible des phénomènes qui se succèdent dans le temps, réfléchir dessus, et laisser ensuite ces images persister l'une à côté de l'autre et se métamorphoser l'une en l'autre. C'est là un principe tout à fait déterminé auquel il faut se conformer, si l'on veut développer une pensée vraiment objective. Surtout quand il s'agit de phénomènes que l'on ne comprend pas et dont on n'a pas encore saisi le lien. Aussi est-ce précisément quand il s'agit de processus encore incompréhensibles, comme par exemple les phénomènes atmosphériques, qu'il faut faire confiance: puisque ceux-ci s'enchaînent dans le monde extérieur, ils peuvent aussi provoquer en nous des enchaînements. Mais cela doit se faire sans intervention de la pensée, rien qu'en images. Il faut se dire: «Je ne sais encore rien des rapports, mais je vais laisser ces choses vivre en moi et attendre l'effet de cette assimilation, en m'abstenant de spéculations hâtives». Vous croirez sans peine que si l'homme s'attache ainsi, en évitant de penser, à visualiser en images aussi exactes que possible, des phénomènes successifs, il peut se passer quelque chose dans les couches secrètes de la nature humaine.

Les représentations ont pour siège le «corps astral». Et ce corps astral, lorsque l'homme se livre à des spéculations, demeure asservi au Moi. Mais il ne se borne pas à cette activité consciente, il est aussi en relation avec l'univers entier.

Or, dans la mesure où nous nous abstenons de spéculations arbitraires pour nous concentrer uniquement sur des images de phénomènes successifs, les pensées qui animent l'univers agissent en nous et s'inscrivent dans notre corps astral, sans même que nous en ayons conscience. En suivant par l'observation la marche des événements, en prenant dans notre pensée, autant que possible sans les troubler, les images de ces événements et en les laissant agir en nous, nous devenons toujours plus intelligents dans les parties de notre être qui échappent à la conscience.

Si alors nous arrivons, à propos de phénomènes qui ont entre eux un rapport intrinsèque, à métamorphoser la nouvelle image en l'autre, suivant la transition qui s'est produite dans la nature, nous constaterons au bout d'un certain temps que notre pensée a gagné en souplesse et en mobilité.

Voilà comment nous devons nous comporter vis-à-vis de phénomènes que nous ne comprenons pas encore; mais à l'égard de ceux que nous comprenons, notre attitude doit être un peu différente. C'est le cas, par exemple, des événements de notre vie quotidienne.

Supposons que quelqu'un - disons un voisin - ait fait telle ou telle chose. Nous nous demanderons: «Pourquoi a-t-il fait cela? Peut-être l'a-t-il fait aujourd'hui pour préparer autre chose qu'il va faire demain?» Pour l'instant, n'allons pas plus loin; représentons-nous seulement ce qu'il a fait, bien en détail, et tentons de visualiser ce qu'il fera demain. Disons-nous: «Voilà ce qu'il fera demain», et attendons, pour voir ce qu'il fera effectivement. Il se peut que le lendemain nous constatons qu'il a agi comme nous l'avions prévu. Il se peut aussi qu'il ait agi tout différemment. En ce cas, nous tenterons de corriger notre pensée en fonction de la réalité.

Ainsi, nous prenons dans le présent des faits dont nous suivons en pensée l'évolution possible dans l'avenir, et nous attendons, pour voir ce qui va se passer. Nous pouvons choisir aussi bien

des actions humaines que d'autres phénomènes. Dès que nous saisissons quelque chose, tâchons de nous représenter ce qui, à notre avis, doit en résulter. Si la suite attendue se produit, tout va bien: notre pensée était correcte. Sinon, essayons de réfléchir, pour découvrir où réside notre erreur, tentons de corriger nos pensées erronées en cherchant calmement d'où vient la faute et quelle est sa nature.

Mais si notre prévision s'est révélée exacte, gardons-nous soigneusement d'en faire étalage et de crier à tout venant: «Je l'avais bien dit!»

C'est là encore un principe qui découle de notre foi en une nécessité intérieure qui soustend les choses et les événements, en un élément qui, dans la réalité même, pousse les choses en avant. Et cet élément qui fait tout évoluer d'aujourd'hui à demain, ce sont des forces de pensées. Si nous nous concentrons sur les choses, nous pouvons prendre conscience de ces forces de pensée. De tels exercices nous les manifestent, et chaque fois que se réalise ce que nous avons prévu, nous sommes en accord avec elles; alors nous avons un rapport intérieur avec l'activité pensante réelle des choses.

Nous prenons ainsi l'habitude de penser, non pas d'une façon arbitraire, mais en accord avec la nécessité intérieure, avec la nature des choses.

A ces exercices on peut en ajouter un autre: tout événement qui se produit aujourd'hui est en rapport avec ce qui est arrivé hier. Mettons qu'un enfant ait fait une bêtise; quelles en sont les raisons? Remontons le cours des événements jusqu'à la veille, reconstituons les causes que nous ignorons. Disons-nous: «Je crois que si tel événement se produit aujourd'hui, c'est qu'il s'est annoncé hier ou avant-hier par tel ou tel autre.» On s'informe ensuite de ce qui s'est effectivement passé, et l'on voit si l'on a eu raison ou tort. Si l'on a su trouver la vraie cause, tant mieux! Mais si l'on s'est trompé, il faut essayer d'élucider l'erreur et de comprendre pourquoi l'enchaînement de nos pensées ne concorde pas avec celui des faits réels.

L'essentiel, c'est de prendre le temps de considérer les choses comme si nous étions en elles, de plonger dans les choses, dans la dynamique des pensées qui les animent.

Dès ce moment, nous remarquons que nous faisons de plus en plus corps avec les choses; nous n'avons plus du tout le sentiment qu'elles sont à l'extérieur, nous avons l'impression que notre pensée se meut à l'intérieur des choses. Quand on en est à ce stade, bien des mystères s'éclairent.

Quelqu'un qui avait atteint ce degré de conscience et dont la pensée vivait en permanence dans les choses, c'est Goethe. Le psychologue Heinroth a écrit en 1822 dans son «Traité d'anthropologie» que la pensée de Goethe était une pensée objective, et Goethe lui-même a vivement apprécié cette définition. Il voulait dire par là qu'une pensée de cette nature n'est pas distincte des choses; elle reste au-dedans des choses, elle évolue au sein de leur nécessité. Chez Goethe, la pensée était une perception, et la perception une pensée.

Goethe est allé très loin dans ce sens. Combien de fois, ayant regardé par sa fenêtre pour une raison quelconque, il lui est arrivé de dire: «Il va pleuvoir d'ici trois heures», et il en était ainsi! D'après le petit bout de ciel qu'il apercevait de sa fenêtre, il pouvait prévoir le temps qu'il ferait plusieurs heures à l'avance. Sa pensée, fidèlement et intimement liée aux phénomènes, lui permettait de sentir ce qui, à partir de l'événement présent, préparait celui qui était à venir.

Avec une telle discipline de la pensée, on peut aller bien plus loin qu'on ne l'imagine ordinairement. Si l'on applique les principes que nous venons d'exposer, on constatera que la pensée devient vraiment pratique, que notre horizon s'élargit et que les phénomènes nous sont plus intelligibles qu'avant. Peu à peu notre attitude à l'égard des choses et des gens se modifiera totalement. C'est toute une évolution qui s'opère en nous et qui transforme notre comportement d'une manière radicale. L'effort d'un homme qui tend par sa pensée à une réelle communion avec les choses peut avoir une portée considérable; car l'efficacité d'une pensée soumise à une telle

école est éminemment pratique.

Et voici un autre exercice qui convient spécialement aux gens dont les idées n'arrivent jamais à propos. Ce que de telles personnes devraient faire, c'est d'essayer avant tout de ne pas laisser leur pensée s'adonner au cours des choses de ce monde et d'éviter de se livrer aux impressions qu'apportent toutes choses. La plupart du temps, lorsqu'une personne dispose d'une demi-heure pour se reposer, elle laisse vagabonder sa pensée: de fil en aiguille, ses pensées sautent de coq-à-l'âne à n'en plus finir. Ou bien tel ou tel souci la préoccupe: en un clin d'oeil il se faufile dans le champ de sa conscience et l'accapare totalement. Si l'on agit ainsi, on ne parviendra jamais à avoir les idées justes au moment juste. Pour acquérir la présence d'esprit, il faut procéder de la manière suivante; lorsqu'on a une demi-heure de repos devant soi, il faut se dire: «Chaque fois que j'aurai du temps libre, je veux réfléchir à un sujet que je choisirai moi-même, et que j'introduirai dans ma conscience de propos délibéré. Par exemple, je vais repenser à une aventure qui m'est arrivée il y a quelque temps, disons au cours d'une promenade que j'ai faite il y a deux ans; je vais, en toute liberté faire monter en ma pensée mes expériences d'alors, et je vais m'y adonner, ne serait-ce que cinq minutes. Pendant ces cinq minutes, tout le reste sera banni! C'est moi qui choisis mon sujet de réflexion». Ce choix n'a pas besoin d'être compliqué. L'essentiel, ce n'est pas d'agir sur sa pensée par des exercices difficiles, c'est de s'arracher aux automatismes de la vie courante. Il suffit pour cela que le sujet choisi échappe au réseau d'impressions qui nous enserre dans la journée. Quand on manque d'inspiration, quand on n'a vraiment pas d'idée, on a toujours la ressource d'ouvrir un livre et de réfléchir sur les premières lignes qui nous tombent sous les yeux. Ou encore on peut se dire: «Aujourd'hui je vais penser à telle chose que ai vue à un moment donné en allant au travail le matin et à laquelle normalement je n'aurais pas prêté attention». Car il faut que ce soit quelque chose qui sorte de la routine quotidienne et à quoi l'on n'aurait pas pensé autrement.

Si l'on fait et refait systématiquement de tels exercices, il se produit effectivement que l'on ait des inspirations au moment voulu, que l'on ait au bon moment l'idée que l'on doit avoir. La pensée devient mobile, ce qui est d'une importance considérable pour la vie pratique.

Voici un autre exercice, spécialement indiqué pour la mémoire. On essaie d'abord de se rappeler en gros, comme on le fait habituellement, un événement quelconque, par exemple de la veille. Généralement, nos souvenirs ne sont que grisailles; quand on a rencontré quelqu'un la veille, c'est déjà bien beau si l'on a retenu son nom! Mais si nous voulons développer notre mémoire, nous ne pouvons pas nous contenter de si peu. Soyons bien persuadés de ceci: il faut s'exercer de façon systématique, en se disant: «Je veux me rappeler avec précision la personne que j'ai vue hier, et aussi le coin de la rue où je l'ai aperçue, et puis tout ce qu'il y avait autour. Je veux m'en faire une image exacte: bien me représenter son costume, son veston, tous les détails». C'est alors que la plupart des gens s'apercevront qu'ils en sont parfaitement incapables, que cela leur est tout à fait impossible. Ils prendront conscience de tout ce qui leur manque pour se faire une représentation vraiment imagée de ce qu'ils ont vu et perçu la veille.

Partons du cas le plus fréquent, où l'on n'est pas en mesure de se rappeler ce qu'on a vécu la veille: en général, c'est que l'on a mal observé. Un professeur de Faculté en a fait l'expérience avec ses auditeurs: sur trente personnes présentes, deux seulement avaient observé un phénomène correctement; les vingt-huit autres s'étaient trompées dans leurs observations! Or, une bonne mémoire est fille d'une observation fidèle. Pour développer sa mémoire, il faut donc commencer par bien observer. Et, par ricochet, une bonne observation engendre une mémoire fidèle.

Que faut-il donc faire quand on est incapable de se rappeler exactement ce qu'on a vécu la veille?

Pour commencer, qu'on rétablisse les souvenirs précis, jusqu'à la limite du possible; et qu'ensuite, au-delà, on entreprenne bravement de se représenter les détails manquants, même s'ils sont faux, pourvu que l'on parvienne à reformer un tout. Supposons que vous ayez complètement oublié si le monsieur que vous avez rencontré portait un complet brun ou noir; vous imaginerez

alors qu'il avait un veston brun et un pantalon brun; qu'il avait des boutons de telle et telle couleur à son veston, et une cravate jaune. Puis vous décrirez les lieux; le mur était jaune, vous avez croisé deux passants, un grand à gauche, un petit à droite, etc.

Tout ce dont vous vous souvenez, vous l'incorporez à l'image; et lorsque vous n'arrivez plus à vous rappeler, vous suppléez les détails manquants, pour avoir à l'esprit une image complète. Bien sûr, celle-ci est fautive, mais l'effort que vous aurez fait pour avoir une image complète vous permettra de mieux observer à l'avenir. Répétez cet exercice, sans vous décourager. Et quand vous l'aurez fait cinquante fois, la cinquante-et-unième vous saurez parfaitement décrire l'aspect et le costume de la personne rencontrée; vous vous rappellerez tous les détails, jusqu'aux boutons de son veston. Désormais vous ne laisserez plus rien échapper, et tout s'inscrira dans votre mémoire.

Ainsi, c'est en aiguissant votre sens de l'observation que vous aurez amélioré la fidélité de votre mémoire, car celle-ci est fille du sens de l'observation.

Ce qui importe, c'est de ne pas se contenter du nom, des traits essentiels, mais de se faire des représentations aussi imagées et aussi complètes que possible; et quand la mémoire fait défaut, on complète arbitrairement l'image pour qu'elle forme un tout. En agissant ainsi, nous verrons bientôt que, par ce détour, notre mémoire gagne en fidélité.

Comme vous voyez, on peut effectivement enseigner ce qu'on pourrait appeler des tours de main pour rendre la pensée de plus en plus pratique.

Voici encore une indication particulièrement importante: quand on a une idée en tête, on est impatient de la voir réalisée. On cherche la meilleure façon de procéder et l'on arrive à telle ou telle conclusion. C'est tout naturel. Mais ce n'est pas ainsi que l'on acquiert une pensée pratique. Toute précipitation est à proscrire: loin de nous faire avancer, elle nous fait reculer. Dans ce domaine, il faut avoir de la patience.

Admettons qu'on ait telle chose à faire, mais qu'il faille, quant à la manière, choisir entre telle ou telle possibilité. Dès lors, il faut s'armer de patience et tâcher de se représenter ce qui arriverait si l'on choisissait telle solution et ce qui se produirait dans tel autre cas.

Naturellement, on trouvera toujours de bonnes raisons pour préférer l'une ou l'autre, mais pour l'instant, il faut justement se garder de prendre une décision; il vaut mieux essayer de se représenter en détail deux possibilités, et puis se dire: «Cela suffit pour le moment; maintenant, n'y pensons plus.»

Il y a des gens que cela rend nerveux; et il n'est pas facile de réprimer l'impatience, mais c'est un exercice extrêmement profitable. Il faut se dire: «Il peut arriver ceci, il peut arriver cela. A présent, pensons à autre chose». Si c'est possible, remettons l'action au lendemain: quand nous reprendrons l'examen des deux possibilités, nous découvrirons qu'entretemps les choses ont changé et que maintenant nous pouvons nous décider à meilleur escient. Les choses ont leur nécessité intérieure, et si nous évitons la hâte arbitraire, laissant travailler en nous - et elle travaillera! - cette nécessité intérieure, le lendemain, notre pensée nous apparaîtra comme enrichie, et nous pourrons prendre une décision plus sage. C'est extrêmement utile!

Supposez, par exemple, qu'on vous demande conseil sur une résolution à prendre. Patience! Ne vous précipitez pas pour donner votre avis; commencez par vous représenter les différentes possibilités, sans prendre aucune décision; contentez-vous de laisser tranquillement ces possibilités agir en vous comme des forces. La sagesse populaire dit que «la nuit porte conseil», qu'il faut dormir sur un problème avant de le résoudre.

Mais il ne suffit pas de dormir dessus! Il faut d'abord se représenter deux ou mieux, plusieurs possibilités, qui continueront à travailler en vous dans le sommeil, sans la participation de votre Moi conscient; et ensuite vous reviendrez à votre affaire. Vous verrez qu'ainsi vous éveillez en vous des facultés profondes de pensée, et qu'alors vous saurez penser d'une manière toujours

plus pratique et plus réaliste.

Or, ce que l'homme cherche est toujours à trouver dans le monde: qu'il soit un ouvrier à son établi ou un paysan derrière sa charrue, ou qu'il appartienne aux classes dites privilégiées, s'il s'entraîne ainsi, les choses les plus quotidiennes de la vie feront de lui un penseur pratique. Il verra et comprendra tout autrement les choses du monde. Et, bien que ces exercices aient l'air, au début, d'être purement intérieurs, en réalité ils sont efficaces pour le monde extérieur, ils sont, justement pour le monde extérieur, d'une importance extrême; ils ont une portée incalculable.

Je vais vous montrer par un exemple à quel point il est nécessaire d'avoir une pensée vraiment pratique: Supposez qu'un homme prenne une échelle et monte dans un arbre, pour une raison quelconque; il fait une chute et se tue. La première idée qui vous vient, n'est-ce pas, c'est qu'il s'est tué en tombant. Vous direz que la chute est la cause, et la mort la conséquence. Le lien de cause à effet vous paraît évident. Mais il se peut fort bien que vous vous trompiez. Il se peut que, pendant qu'il était la-haut, notre homme ait eu une attaque, et qu'il soit tombé à la suite de cette crise cardiaque. Les choses se sont passées exactement comme s'il était tombé vivant, et ce qui lui est arrivé aurait fort bien pu causer sa mort. C'est ainsi qu'on peut complètement intervertir cause et effet.

Dans cet exemple, l'erreur saute aux yeux; mais dans bien des cas c'est moins évident. De nos jours, les fautes de pensée de ce genre se multiplient, jusque, il faut bien le dire, dans le domaine scientifique, où les raisonnements qui prennent l'effet pour la cause sont monnaie courante. Mais les gens ne s'en aperçoivent pas, pour la simple raison qu'ils ne se sont pas représentés les diverses possibilités de la pensée.

Un dernier exemple vous fera toucher du doigt la façon dont naissent de telles erreurs et vous montrera que si l'on pratique les exercices que je viens d'indiquer, cela n'arrivera plus. Supposez qu'un savant se dise que l'homme tel qu'il est aujourd'hui descend du singe; autrement dit, ce que j'observe dans les singes, les forces du singe, tout cela se perfectionne et l'homme en résulte. Pour bien faire ressortir la signification de la pensée en cette affaire, nous supposerons que, pour une raison quelconque, l'homme qui tient ce raisonnement se trouve tout seul sur la terre. A part lui, il n'y aurait là que ces singes dont sa théorie prétend qu'ils peuvent donner naissance à des hommes. Il étudiera bien soigneusement ce singe et il se fera un concept précis et détaillé de tout ce qu'implique le singe.

Qu'il essaie, après cela, de faire découler du concept «singe» le concept «homme» sans avoir jamais vu d'homme: Il constatera qu'il n'y parvient pas; son concept singe ne se transformera jamais en concept homme.

S'il avait acquis l'habitude de penser juste, il se dirait: «Mon concept ne se transforme pas en moi: le concept singe ne donne pas naissance au concept homme. Par conséquent, ce que je vois dans le singe ne peut pas devenir homme, sinon il faudrait que mon concept lui aussi puisse se transformer. Il faut donc que quelque chose d'autre intervienne que je ne peux pas voir». Autrement dit, derrière le singe sensible, notre homme devrait imaginer un élément suprasensible, qu'il ne peut percevoir, et qui effectuerait cette transformation en homme.

Ici, notre intention n'est pas de mesurer l'impossibilité de la chose, mais simplement de montrer l'erreur de pensée qui se cache derrière cette théorie. Si notre savant pensait correctement, il serait amené à se rendre compte qu'il lui est impossible de maintenir sa théorie s'il ne veut pas faire intervenir un élément suprasensible.

Réfléchissez-y, et vous verrez que bien des gens ont fait ici une erreur de pensée monumentale. Pareilles erreurs pourront être évitées à l'avenir, si l'on exerce sa pensée comme nous l'avons indiqué.

Une grande partie de la littérature contemporaine, notamment des publications scientifiques, contient tant de pensées tordues, faussées, qu'à celui qui sait penser vraiment juste, elles

infligent, jusque dans le corps, de réelles souffrances lorsqu'il est obligé de les lire jusqu'au bout. Bien entendu, cette remarque ne s'applique absolument pas à l'énorme somme d'observations que la science doit à ses méthodes objectives.

Venons-en à un autre chapitre: celui de la myopie intellectuelle. C'est vrai, on ne se rend pas compte en général que la pensée s'éloigne de la réalité, et qu'elle n'est pour une grande part qu'une suite d'habitudes et d'automatismes. Aussi les jugements d'une personne qui a une connaissance profonde de la vie et du monde sont-ils très différents de ceux d'un homme qui ne les saisit que peu, ou pas du tout, comme par exemple un penseur matérialiste.

Seulement, pour convaincre un tel homme par des arguments, si bons soient-ils, ce n'est pas facile! Entreprendre de convaincre par des raisonnements quelqu'un qui connaît mal la vie, c'est souvent peine perdue, parce qu'il ne saisit pas les raisons que vous avez d'affirmer ceci ou cela. Par exemple, s'il a pris l'habitude de ne voir partout que de la matière, il restera prisonnier de cette habitude.

A l'heure actuelle, ce ne sont généralement pas les arguments qui fondent les opinions: c'est la routine, dont les gens sont devenus esclaves et qui domine toute leur sensibilité. Quand ils avancent des arguments, ils font disparaître leurs sentiments et leur sensibilité derrière le masque des idées reçues.

Ainsi, très souvent, ce n'est pas seulement le désir qui est le père de la pensée, comme l'affirme un proverbe, mais tous les sentiments et les mécanismes mentaux.

Celui qui connaît la vie sait bien que dans l'existence on n'arrive guère à convaincre les gens par des raisonnements logiques. Ce qui les décide est quelque chose de bien plus profond.

Prenons, par exemple, notre mouvement anthroposophique: il y a certes de bonnes raisons pour qu'il existe et qu'il se fasse un travail dans ses diverses branches. Mais chacun d'entre nous constate qu'après y avoir travaillé un certain temps, il se met à penser, sentir et réagir d'une manière nouvelle. Car, dans ce travail, on ne se contente pas de trouver des arguments logiques, on cherche à élargir le champ de ses sentiments et de ses sensations.

Et tel homme qui, peut-être, il y a quelques années, n'a eu que railleries pour la Science spirituelle, après avoir écouté une première conférence, trouve à présent clair comme de l'eau de roche ce qui naguère lui paraissait être le comble de l'absurde! En collaborant avec le mouvement de la Science spirituelle, nous ne transformons pas seulement notre pensée: nous ouvrons toute notre âme à des perspectives plus vastes. Il faut se rendre compte que la coloration de nos pensées vient de zones psychiques bien plus profondes qu'on ne le croit ordinairement. Nos opinions sont dictées par certaines sensations, certains sentiments intimes. Les arguments logiques ne sont qu'une façade, un masque qui cache des sentiments, des émotions et habitudes de pensée.

Pour en arriver à apprécier les raisons logiques, il faut apprendre à aimer la logique. Mais ce n'est que lorsqu'on aimera l'objectivité, le réalisme, que les raisons logiques deviendront décisives. On apprend progressivement à penser de façon objective, en faisant abstraction de toute préférence pour telle ou telle idée; alors l'horizon s'élargit et l'on devient pratique; non pas pratique dans le sens de ceux dont l'intelligence ne sait que suivre les sentiers battus, mais en ce sens qu'on apprend à penser en partant des choses.

Le véritable sens pratique naît d'une pensée objective, d'une pensée qui découle de la réalité même. Nous n'apprendrons à nous laisser instruire par les choses que si nous nous y entraînons; et les exercices doivent se faire sur des choses saines. C'est-à-dire des choses où la civilisation n'a que peu de part, et qui sont le moins faussées: les phénomènes de la nature.

S'entraîner sur des phénomènes naturels, comme nous l'avons indiqué aujourd'hui, voilà qui fait de nous des penseurs pratiques, voilà qui est vraiment pratique! L'occupation la plus prosaïque sera abordée avec un sens pratique si nous éduquons l'élément de base: la pensée. En travaillant

sur nous-mêmes de la façon indiquée, nous donnons naissance à un courant de pensée pratique.

La préoccupation du mouvement anthroposophique doit être de lancer dans la vie des gens vraiment pratiques. L'essentiel n'est pas de pouvoir croire ceci ou cela, mais d'arriver à bien voir les choses. La manière dont la Science spirituelle pénètre notre âme pour la rendre active et pour élargir notre champ de vision est beaucoup plus importante que toutes les théories qui s'élèveraient vers le spirituel en faisant bon marché de la réalité sensible. En cela l'anthroposophie est quelque chose de vraiment pratique.

C'est une mission importante du mouvement anthroposophique que de rendre la pensée humaine assez mobile, assez exercée pour voir l'esprit derrière les choses. Si l'anthroposophie allume en nous cette faculté, elle fondera une nouvelle culture où l'on ne verra jamais plus les gens pousser les wagons de l'intérieur! Cela coulera de source. Si l'on a appris à bien penser quand il s'agit de grandes choses, on saura aussi le faire à propos d'une cuillère à soupe! Et pas seulement à propos d'une cuillère à soupe: dans tous les domaines, les gens deviendront plus pratiques; qu'il s'agisse de planter

un clou ou d'accrocher un tableau au mur, ils le feront d'une façon plus pratique qu'ils ne l'auraient fait sans cela. Il est très important que nous apprenions à considérer la vie psychospirituelle comme un tout, et que cette manière de voir nous incite à tout faire d'une façon toujours plus pratique.